

Rencontre avec des travailleurs de la faïencerie Boch de La Louvière : deux perceptions d'un même monde social.

Josiane Jacoby, sociologue

Soucieux de récolter et de sauvegarder le savoir-faire et la connaissance des travailleurs de l'entreprise Boch, le Carhop a récolté les témoignages oraux d'une vingtaine de travailleurs de l'entreprise. Les témoins rencontrés ont été occupés dans l'entreprise d'une période allant des années soixante à avril 2011, où l'entreprise ferme définitivement ses portes pour cause de faillite.

Partant d'une récolte de témoignages à propos des métiers dans la faïencerie¹, les témoignages vont déborder largement du cadre strict de la description des métiers pour raconter d'autres dimensions de la vie des travailleurs au sein de l'entreprise Boch. Ainsi sont évoqués dans la plupart des récits des aspects comme l'apprentissage du métier, la socialisation, la camaraderie ou encore les conditions de travail ou les luttes sociales et syndicales....

Un peu d'histoire

Notre récolte d'interviews auprès de l'entreprise Boch couvre une période de près de cinquante ans. Dans les années 60-70, la production de vaisselle avoisine les 4000 tonnes de production annuelle et 9000 tonnes si on inclut sa production de sanitaire.

Elle occupe un bon millier de travailleurs et pour le secteur qui nous intéresse, la production de vaisselle, pas moins de huit cents femmes œuvrent à une production de masse, dans un travail très parcellisé et pour des salaires minimums. C'est aussi l'époque de la fin de la prospérité économique, l'entreprise rentre dans une ère de récession dont elle ne se relèvera pas. Face au déclin de l'activité, les investissements dans l'outil et leur modernisation deviendront rares, voire inexistantes après la première faillite en 1985. Le travail est donc encore largement manuel. La plupart des postes de production sont soumis à la pression de la production de masse. Il y a un salaire de base mais celui-ci ne suffit pas pour vivre. Il faut pouvoir bénéficier de la prime à la quantité et à la qualité pour s'en sortir.

Un métier : deux discours

Si le récit des travailleurs sur leur expérience chez Boch se rejoint sur bien des points et notamment sur la pénibilité du travail, sur les cadences infernales et sur le salaire de misère perçu, l'enquête au fil des rencontres laisse apparaître un discours discordant : pour certains, il s'agissait d'un travail issu d'une logique industrielle, pour d'autres, l'accent est mis sur l'aspect artisanal du métier.

Entreprise industrielle ou industrie artisanale ?

Bien entendu, le terme artisanal peut être entendu de plusieurs façons mais si on l'entend comme nous le proposent les travailleurs eux-mêmes, une production industrielle versus une production artisanale, on est d'emblée confronté à une apparente contradiction : la faïencerie Boch est-elle une entreprise industrielle ou une industrie artisanale ?

Voici quelques extraits de récits qui illustrent notre propos.

Le poste de l'épongeage/raffinage est un bon exemple de ce qu'était le travail chez Boch :

«Vous étiez dans l'eau tout le temps et dans la chaleur, on ne regardait pas, il y avait des fours en dessous. Moi, j'ai vu des filles travailler dans l'eau, un pied dans un seau d'eau et l'autre qui faisait marcher leur tournette. Là, les conditions de travail étaient vraiment à revoir du début à la fin. Les conditions de travail et le salaire, c'est ce qui a mobilisé le plus.»

C'est ainsi que témoigne cette déléguée syndicale des années 70 entrée chez Boch par conviction. Elle vient d'un mouvement de jeunesse, la JOCF et vient en usine pour être avec les ouvriers. Elle n'aura de cesse de s'opposer aux conditions de travail, au travail aux pièces, à l'exploitation des travailleurs et plus particulièrement des travailleuses.

Ou encore cette ouvrière-épongeuse, occupée pendant 27 ans à la même tâche :

«Donc, j'étais toute la journée dans l'eau mais enfin, on s'habitue à la longue. C'est là que j'ai commencé mais là, c'était dur car on était payé à la pièce. Quand on n'arrivait pas à faire son quota, on était appelé au bureau «il faut essayer d'aller plus vite !» Ce n'était pas évident surtout au début... Si on n'arrivait pas à faire le nombre de pièces qu'il fallait en une heure, on n'avait pas le salaire, on diminuait notre salaire »

Ainsi, si chacune s'accorde sur la pénibilité du travail, une divergence de perception apparaît quand il s'agit d'expliquer son travail.

Toujours selon notre ouvrière-militante syndicale, l'accent est mis sur la production industrielle de vaisselle :

«La production, je ne sais exactement mais c'était des centaines... Moi, cela me faisait rire quand il y avait des visites et qu'on parlait d'artisanat. On était sur un pied, dans la boue et l'eau et obligées de devoir fournir avec une prime à la quantité et une prime à la qualité. Allez-y ! ...Moi, je n'ai jamais su atteindre ma production»

Un autre témoignage vient confirmer ce point de vue, une décoratrice main, déléguée syndicale elle aussi pendant plus de vingt ans, nous parle en ces termes de son poste de travail :

«En décoration, du moment qu'on est soigneuse, rapide, précise, qu'on fait toujours plus ou moins la même fleur... on fait mille tasses pour la journée, il faut que le filet soit toujours de la même épaisseur... il faut vraiment mettre la quantité qu'il faut (de peinture) et pas d'après nos envies... 100 assiettes à l'heure, avec 33 coups de pinceau par assiette ! Au début que l'on apprenait, c'était difficile mais après c'est automatique».

À l'écoute de ces récits, on perçoit que le corps et la main de l'ouvrière sont mis au service d'une production en série, obligés de se plier à ses exigences.

La main plus performante que la machine :

D'autres travailleuses nous parlent de leur main, leur corps, comme étant bien plus performants que la machine industrielle. C'est ici que l'aspect artisanal de l'activité est mis en avant.

L'épongeuse interviewée nous parle de son travail où sa main est devenue experte, elle fait de son geste quotidien un art, un métier.

«Il fallait bien éponger. Ici, il y a une couture, là alors, il ne faut pas trop froter, ici en dessous parce qu'il n'y a pas beaucoup d'espace, si on frotte de trop, cela use. Alors, tout devient plat. Oui, il faut faire attention à tout. Les bords, il ne faut pas que ce soit trop épais»

Quant aux tentatives de mécanisation de son geste, voilà comment elle les a vécues :

«À un moment pour faire les couvercles des sucriers, on a eu une petite machine électrique. Mais elle n'a pas duré longtemps parce que cela n'allait pas. Il faut froter plus sur les coutures mais la machine, elle tournait. Et donc, cela frottait la même chose partout et la couture, on la voyait tout le temps. Ils ont abandonné après le système»

Ou encore cette trieuse d'anses, tâche représentant une infime et rudimentaire séquence de la fabrication de la pièce et qu'elle occupera toute sa carrière, dit de son poste de travail :

«Moi, j'aime bien mon travail,... c'est beaucoup artisanal»

Des discours contradictoires.

Au fil des rencontres, ce discours contradictoire sera toujours plus ou moins présent. Est-ce à dire que certains de nos témoins enjolivent leur travail ou au contraire noircissent la réalité du travail à la faïencerie ? Bref,

nos récits oraux sont-ils fiables ? Si on s'attend sans surprise à trouver la contradiction classique entre le discours patronal et le discours ouvrier, pourquoi, ici, des ouvrières partageant le même statut, la même préoccupation de production et les mêmes bas salaires ne posent-elles pas le même regard sur leur activité ?

Daniel Bertaux ², théoricien du récit de vie nous aide à comprendre ce phénomène. Défenseur du récit de vie comme méthode sociologique d'appréhension de réalités sociales, il écrit «*L'entretien narratif... permet de générer des connaissances sociologiques objectives sur base de témoignages par nature subjectifs...*» (p.11) ³ et affirme que les sujets qui se racontent sont fiables. On doit leur faire confiance quand ils se racontent. Partant de la diversité de positions à l'intérieur d'un même monde social, en l'espèce Boch, cet antagonisme apparent prend sens :

«On doit s'attendre à ce que les acteurs/agents soient porteurs d'expériences différentes des rapports sociaux selon leur position structurelle...mais aussi de visions différentes (voire opposées) des mêmes réalités sociales... Ce phénomène de multiples perceptions d'une même réalité est fondamental : la perception qu'un acteur élabore d'une situation donnée constitue pour lui la réalité de cette situation ; et c'est en fonction de cette perception, et non de la réalité objective...que l'acteur sera amené à agir » (p. 26)⁴

De fait, il est légitime que les ouvrières, militantes syndicales de surcroît, dénoncent et combattent les conditions d'exploitation des ouvriers. Ces deux déléguées syndicales ont été élues pour défendre la cause des travailleurs de l'usine. Leur combat militant portera ses fruits, ainsi pour l'augmentation du salaire féminin toujours inférieur à celui des hommes tant l'idée que le salaire féminin n'était qu'un salaire d'appoint persistera longtemps au sein de l'entreprise. Et que dans la même logique, l'organisation du travail ne permettait pas aux femmes d'accéder à des postes de travail de responsables et donc mieux rémunérés. Quand elles se racontent, elles développent un regard critique sur la condition des travailleurs. C'est ce regard qui est mis en avant et qui explique finalement leur «attachement» à l'entreprise :

L'ouvrière décoratrice s'explique «*ce n'est pas vraiment le travail que j'aurais aimé faire...Il y a eu l'activité syndicale qui m'a liée un peu à l'entreprise*».

Quant à l'«ouvrière-artisanale», on comprend aisément qu'elle met le focus sur le goût du travail bien fait ou sur la fierté «*que la pièce soit impeccable*». C'est la fierté et l'amour du métier, valeur importante de la culture ouvrière, qui donne sens au travail. L'épongeuse ou la trieuse ont mené leurs activités et leurs gestes quotidiens de manière artisanale alors même que l'entreprise où elles travaillaient fonctionnait dans une logique de production de masse. C'est ainsi qu'elles ont vécu leurs longues années de travail dans l'entreprise. Cette perception fait que leur travail était réellement artisanal même si l'observateur extérieur et étranger au travail ouvrier peut être de prime abord surpris.

Et enfin, la Manufacture Royale de Boch.

Et d'ailleurs quelle plus belle reconnaissance de la qualité du geste ouvrier, quand en 1996, l'usine devient fournisseur officiel de la Cour et qu'elle se rebaptise Manufacture Royal Boch. La manufacture, c'est bien la valorisation du travail de la main. Adossé au qualificatif «royal», c'est la preuve de la qualité particulière du travail fourni.

En outre, quand un ancien patron venait avec des visiteurs dans l'usine, il disait : «*ici, ce sont des artistes qui travaillent*». Ce à quoi, notre épongeuse interrogée à la veille de la faillite rétorque «*des artistes, oui, mais mal payés !*»

Notes :

1. L'enquête est aussi menée en collaboration avec le futur centre de la céramique, Kéramis, dont le but est d'intégrer le savoir-faire des hommes et des femmes de cette entreprise de céramique, au sein de son futur musée.
2. BERTAUX Daniel, L'enquête et ses méthodes, Le récit de vie, éd. Armand Colin, 3^e éd., août 2010.
3. Ibidem, p.11.
4. Ibidem P. 26.